

LE PARI,

DIVERTISSEMENT

En un acte, en prose et en vaudevilles ;

A L'OCCASION DE LA PAIX.

Représenté pour la première fois au théâtre
du VAUDEVILLE, le 7 brumaire, an 6 de
la République française.

Par les C.^{ns} DESFONTAINES, BARRÉ, RADET,
DESPREZ et DESCHAMPS.

Prix, 24 s.



A PARIS,

Chez { MIGNERET, Imprimeur, rue Jacob, N.º 1186.
BRUNET, Libraire, rue du Coq-Honoré ;
le Libraire du théâtre du Vaudeville ;
Et chez tous les Marchands de Nouveautés.

AN 6. — 1797.

PERSONNAGES. ACTEURS.

| | |
|---------------------------|--------------------------------|
| JOBIN, | C. ^{ns} CHAPELLE. |
| BOURSIER, | ROSIERES. |
| LA DOUCEUR, Dragon, | HYPOLITE. |
| DUBREUIL, Médecin des | |
| Eaux de Passy, | JULIEN. |
| NICOLAS, Batelier, | DUCHAUME. |
| LE CRIEUR DU JOURNAL, | CARPENTIER. |
| UN PARTICULIER, | VERTPRÉ. |
| UN LABOUREUR, | LENOBLE. |
| CAROLINE, fille de Jobin, | C. ^{nes} BLOSSEVILLE. |
| MADAME DERVAL, | SARA. |
| UNE VIEILLE FERMIÈRE, | DUCHAUME. |

CHOEURS.

La Scène est aux Eaux de Passy.



LE PARI,
DIVERTISSEMENT.

*Le Théâtre représente le jardin des Eaux
de Passy.*

SCÈNE PREMIÈRE.

JOBIN *seul.*

ILs ont beau dire, j'ai bien fait de parier pour la continuation de la guerre, et je n'en démordrai pas. D'ailleurs, Boursier en sait plus qu'eux ;... eh ! puis... il a des fonds et si je perds... il est là... mais je ne perdrai pas... Quatre heures et demie bientôt, et Boursier n'arrive point... Quelle activité!... quelle ardeur!... Il étoit à Passy pour prendre les eaux tranquillement, et pourtant, moins occupé de sa santé que de ses intérêts et des miens, il va régulièrement tous les jours à Paris, savoir ce qui se passe à la bourse. Il peut se présenter une bonne affaire, et mon ami n'en fait pas d'autres...

Sans être un de nos plus hupés travailleurs,
Boursier va bien, et toujours prudemment.

Vaudeville des Jumeaux.

A travers la foule importune
Qui pourtant ne l'arrête pas,
Vers le temple de la fortune,
Boursier tous les jours fait un pas ;
Avec plaisir je le contemple,
Et quoi qu'il soit un peu poltron,
Il sera bientôt dans le temple ;
Il est déjà sur le *Perron*.

Ma fille n'a pas infiniment de goût pour
lui ; mais j'ai mis dans ma tête qu'il seroit
mon gendre.... et quand une chose est dans
ma tête.... Mais j'aperçois Nicolas, le ba-
telier ; il faut que je m'informe... (*Il appelle.*)
Nicolas... Nicolas...

S C È N E I I.

M. JOBIN, NICOLAS.

N I C O L A S.

PLAÎT-IL, monsieur Jobin ?

J O B I N.

As-tu passé monsieur Boursier, mon ami ?

N I C O L A S.

Non, monsieur Jobin.

DIVERTISSEMENT. 5

J O B I N.

Mais il vient toujours par l'Ecole militaire : tu dois l'avoir passé ?

N I C O L A S.

Je ne l'ai pas passé, monsieur Jobin.

J O B I N.

C'est peut-être Jérôme qui l'a passé.

N I C O L A S.

Jérôme ne l'a pas passé.

J O B I N.

Mais tu n'as pas toujours été là.

N I C O L A S.

J'ai toujours été là, monsieur Jobin.

J O B I N.

Peut-être aussi que tu ne le connois pas monsieur Boursier.

N I C O L A S.

Tiens ! je n' connois pas monsieur Boursier !
Ah ! ben un gagnex d'argent,

J O B I N.

Un homme qui fait des affaires.

N I C O L A S.

Et de bonnes encore.

Air : Accompagné de plusieurs autres.

J' sis ben sûr que c'tila n' jéun' pas.

Tatigué ! qu'il est gros et gras !

Son ventre en f'rôit deux com' les nôtres.

Quand je l' vois, sans comparaison,

l' m' semble voir un gros poisson

Qui s'engraisse en mangeant les autres.

C'est un homme qui se porte bien.

N I C O L A S.

Oh ! ça fait une belle corporance d'homme ;
je ne sais pas combien qu'i pèse ; mais quand
il est dans mon bachot , la voiture est faite.
(On entend appeler le passera de l'autre côté de l'eau.)
V'là qu'on m'appelle de l'autre côté. C'n'est
pas encore monsieur Boursier , monsieur
Jobin. C'est La Douceur , un bon garçon.
(Il répond par un cri.) Au r'voir , monsieur
Jobin. (Il sort.)

J O B I N.

Comment ! pas encore Boursier !

S C È N E I I I.

C A R O L I N E , J O B I N.

J O B I N.

Et toi , ma fille , tu ne l'as pas vu ?

C A R O L I N E.

Qui donc , mon père ? Le Médecin des
Eaux ? M. Dubreuil ?

J O B I N.

Eh ! non. Pourquoi veux-tu que je cher-
che le Médecin ? Je me porte bien.

C A R O L I N E.

Ce ne seroit pas la première fois que , sans être malade , vous auriez recours à lui.

J O B I N.

Çà.... j'en conviens.... les mille écus que Dubreuil m'a prêtés noblement, m'ont tiré d'un grand embarras. Je m'arrangeois pour les lui rendre , monsieur veut les perdre ; il soutient qu'avant un mois nous aurons la paix ; je soutiens que nous ne l'aurons pas ; il propose de parier les mille écus que je lui dois ; j'accepte : (*se frottant les mains*) le mois finit demain , la paix n'est pas faite.... et....

C A R O L I N E.

Mon père , on en parle beaucoup.

J O B I N.

Impossible , absolument impossible. D'abord.... parce que les Puissances.... les préparatifs... et puis Boursier a là-dessus... des notions.... D'ailleurs , j'ai parié mille écus que la guerre continuerait.

Air : Daignez m'épargner le reste.

Mille écus , c'est beaucoup d'argent ;
Il a joué gros jeu , j'espère.

C A R O L I N E.

De vous on en peut dire autant :

J O B I N.

Moi , je ne craignois rien , ma chère ;
C'est à coup sûr que je gageois
Pour une sixième campagne.

LE PARI,
CAROLINE.

Au reste, vous êtes Français ;
En pariant contre la paix ,
Vous jouez à *qui perd gagne*.

JOBIN.

Oh ! oui, oui... Cette dette acquittée,
je m'occupe de ton établissement ; et puis-
que Boursier t'aime...

CAROLINE.

Non, mon père, monsieur Boursier
n'aime que l'argent, soyez-en sûr.

JOBIN.

Quand je te dis qu'il t'aime...

CAROLINE.

N'en croyez rien du tout.

JOBIN.

Mais j'en suis certain, et je me suis
également aperçu que tu ne le haïssais pas.

CAROLINE.

Moi, mon père ! je n'ai pas le moindre
goût pour lui.

JOBIN.

Tu te l'imagines : mais moi qui m'y con-
nois..... je t'observe, et depuis quelque
temps, ton changement d'humeur.... tes
petites promenades solitaires..... tes
soupirs.... Ah ! ah !... mademoiselle, c'est
Boursier qui cause tout cela... C'est....
monsieur Boursier.

DIVERTISSEMENT. 9

CAROLINE (*avec dédain.*)

Monsieur Boursier !

JOBIN.

Qui donc?.... Eh bien !.... tu ne réponds pas.... Preuve que j'ai raison..... D'ailleurs, il faut que cela soit ainsi.

CAROLINE.

Mais, mon père.....

JOBIN.

Air : Non, je ne ferai pas.

D'un quart, dans ses profits, Boursier me gratifie :
C'est un marché qu'il faut que l'hymen ratifie :
Enchaîne, en l'épousant, son utile amitié :

Car enfin, ma fille,

Je n'aurai pas mon quart, si tu n'es sa moitié.

CAROLINE.

Si vous l'exigez de mon obéissance, vous voudrez mon malheur.

JOBIN.

Il ne s'agit plus de tout cela, c'est une affaire arrangée... (*Appercevant madame Derval.*)
Voilà madame Derval; je me sauve : je n'aime pas cette femme là, depuis qu'elle est devenue si triste.

CAROLINE.

Eh ! mon père !.... son mari qui sert en Italie ! depuis long-temps elle n'en a pas de nouvelles.

JOBIN.

Oui, c'est une femme romanesque.

SCÈNE IV.

M.^{me} DERVAL, CAROLINE.

CAROLINE.

Il me semble que je vous vois un peu plus contente, qu'à l'ordinaire.

M.^{me} DERVAL.

Oui, ma chère Caroline, je viens du Bureau de la Guerre où l'on m'a rassurée sur l'existence de monsieur Derval : mais pourquoi ne m'écrit-il pas ? son silence me cause un chagrin....

CAROLINE.

Air : Je sais que souvent en ces lieux.

Ce chagrin sera dissipé ;

Vous voilà sûre qu'il respire !

Un guerrier à vaincre occupé

N'a pas toujours le temps d'écrire.

Il faut passer à nos soldats

De nous négliger pour la gloire ;

Et puis la poste ne va pas

Aussi vite que la victoire.

M.^{me} DERVAL.

Puissent vos bons présages se réaliser !
Il ne me resteroit plus qu'à vous voir heureuse.... Vous soupirez.....

CAROLINE.

Hélas ! oui ! mon père me désole. Occupé du projet de me marier, il a fait un choix si ridicule !

M.^{me} DERVAL.

Heureusement vous en avez fait un autre ; vous ; et si celui qui vous plaît a des occupations un peu sérieuses pour votre âge, sa jeunesse et son amabilité. . . .

CAROLINE *souriant.*

De qui voulez-vous me parler, ma chère amie ?

M.^{me} DERVAL.

Je ne sais. . . . mais tenez, j'aperçois le Docteur. . . Faisons une petite consultation. . .

CAROLINE *vivement.*

Non, non, non, de grâce, non, quelle folie !

M.^{me} DERVAL.

Vous ne savez pas combien les Médecins ont là-dessus de tact et de pénétration ; et monsieur Dubreuil. . .

CAROLINE.

Non, ne l'appellez pas, madame ; non, je vous en conjure, ne l'appellez pas.

M.^{me} DERVAL.

Je ne l'appellerai pas, car le voici qui vient de lui-même, comme vous voyez, et ce n'est pas ma faute. . .

CAROLINE.

Combien vous êtes maligne. . . et bonne !

S C È N E V.

LES MÊMES, M. DUBREUIL.

M.^{me} D E R V A L.

CHER Docteur, vous venez fort à propos,
pour nous aider de vos lumières.

D U B R E U I L (*avec inquiétude.*)

Comment ! est-ce que . . .

M.^{me} D E R V A L.

Non, non, rassurez-vous ; il ne sagit que
d'un cœur malade.

D U B R E U I L (*d part.*)

Caroline m'auroit-elle deviné ?

M.^{me} D E R V A L (*entre deux,*)

Écoutez.

Air : *Qu'appellez-vous donc de l'amour.*

Aux plaisirs être indifférente

Dans l'âge fait pour les plaisirs :

Sous une froideur apparente ,

Déguiser ses secrets desirs ;

Ne se plaire qu'avec soi-même ;

A rêver, trouver des douceurs . . .

D U B R E U I L (*avec trouble.*)

Oh ! ciel !

M.^{me} D E R V A L.

N'est-on pas ainsi quand on aime ?

D U B R E U I L (*observant Caroline.*)

Tous ces symptômes sont trompeurs.

M.^{me} D E R V A L.

Même air.

Au nom d'un homme très-aimable ,

Se déconcerter et rougir ;

Sentir un trouble inexprimable

Quand à nos yeux il vient s'offrir ;

Et dans cet embarras extrême

Trouver pourtant quelques douceurs....

N'est-on pas ainsi quand on aime ?....

D U B R E U I L (*après un silence et voyant
Caroline baisser les yeux.*)

Ces signes sont encor trompeurs.

M.^{me} D E R V A L.

Vous croyez ?.... mais , par exemple ;
lorsque....

C A R O L I N E (*la tirant par sa robe pour
l'empêcher de continuer.*)

Y pensez-vous ?....

M.^{me} D E R V A L.

Lorsque mademoiselle Caroline tire son
amie par la robe pour l'empêcher de conti-
nuer.

C A R O L I N E.

Oh ! pour le coup.... madame....

M.^{me} D E R V A L.

Eh bien ! quoi ! voilà la consultation arrêtée tout net , et le Médecin aussi troublé que son malade ! Allons , Docteur . . . allons , Caroline , de la confiance . . . Parlez donc .

C A R O L I N E.

Madame . . .

M.^{me} D E R V A L.

On dit tout à son médecin , ma chère amie .

C A R O L I N E.

Mais que voulez-vous que je dise ?

M.^{me} D E R V A L.

Que vous aimez monsieur , et monsieur vous répondra . . . ce qu'il va vous répondre .

D U B R E U I L.

Oui , mademoiselle , oui , charmante Caroline , vous m'avez inspiré des sentimens dont mon respect a retenu l'aveu , mais qu'il ne m'est plus possible de vous taire . Que je serois heureux si madame Derval , en vous servant d'interprète , avoit bien lu ce qui se passe dans votre cœur !

C A R O L I N E.

Madame Derval voit toujours si bien .

D U B R E U I L.

Ah ! vous comblez mes vœux .

M.^{me} D E R V A L.

Ce que c'est pourtant que de s'expliquer!..
comme on s'entend !

Air : *Contredanse.*

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Doux momens ! douce et charmante ivresse !

Entre nous , enfin , plus de détour.

L'amitié , par son heureuse adresse ,

A su deviner l'amour.

D U B R E U I L à *Caroline.*

Hélas ! je crains que votre père

Ne protège un autre que moi.

C A R O L I N E.

Nul autre , si je vous suis chère ,

Nul autre n'aura ma foi.

(*Ensemble , reprise.*)

Doux momens ! etc.

S C È N E V I.

LES MÊMES, LA DOUCEUR, (*un peu gris ,
et le bras droit dont la manche est lacée.*)

LA DOUCEUR (*en entrant à la cantonnade.*)

QUI? Celui-là.... là-bas , avec ces Dames.

D U B R E U I L (*se retournant.*)

Qui cherchez-vous , mon camarade ?

LE PARI,
LA DOUCEUR.

Je cherche monsieur Dubreuil, le Médecin
des eaux.

DUBREUIL.

C'est moi.

LA DOUCEUR.

Vous !... J'aimerois mieux que ce fût une
de ces Dames ; mais... c'est égal...

CAROLINE (*à madame Derval.*)

Vous êtes troublée : cet habit-là...

M.^{me} DERVAL.

Je ne le vois jamais sans émotion.

LA DOUCEUR.

Ah ! ça, puisque vous êtes monsieur Du-
breuil, touchez-là..... Moi, je m'appelle
La Douceur.

DUBREUIL.

La Douceur !... pour un dragon ?

LA DOUCEUR.

J'avois un autre nom à l'armée.

Air : De la pipe de tabac.

L'ennemi, par expérience,
Sait qu'on me nommoit La Terreur ;
Mais lorsque de revoir la France
Là-bas je témoignois l'ardeur,
Nos soldats me disoient d'avance :
« D'un autre nom faut te parer ;
» Ou renonce à revoir la France,
» La Terreur n'y doit pas rentrer. » (*Bis.*)

DUBREUIL.

Ils avoient raison.

LA DOUCEUR.

Quand j'ai vu ça, moi, j'ai réfléchi.

Même air.

Puisqu'on est si fort en colère
Contre ce nom de La Terreur,
J'ai dit : faut prendre un nom contraire,
Et je m'appelle La Douceur.

Depuis ce temps-là....

Je me nomme avec assurance ;
Chacun m'accueille de bon cœur,
Et je vois que par-tout en France .
On est ami de La Douceur.

DUBREUIL.

Je suis très-disposé à devenir le vôtre.

LA DOUCEUR.

Ma mère, qui demeure à Vaugirard, prétend que pour achever de guérir mon bras, il faut que je vienne boire à Passy le matin ; et moi, j'y viens le matin et le soir, pour que la cure aille plus vite : pourtant, ça n'avance pas, et voilà pourquoi je viens vous consulter.

DUBREUIL.

Combien buvez-vous de verres ?

LA DOUCEUR.

Je ne compte pas les verres ; je ne compte

B

que les bouteilles, et ce matin, j'en ai déjà
bu deux, ce qui fait quatre.

D U B R E U I L.

Comment, ce qui fait quatre !

L A D O U C E U R.

C'est que je ne bois pas pur.

D U B R E U I L.

Je ne vous entends pas.

L A D O U C E U R.

Pour un Docteur, c'est singulier. N'est il
pas vrai que tous les Cabaretiers mettent
moitié d'eau dans leur vin ? Or, l'eau que
les Cabaretiers de Passy mettent dans leur
vin, c'est de l'eau de Passy ; par consé-
quent, pour boire une bouteille d'eau de
Passy, il faut boire deux bouteilles de vin
de Passy. . . . C'est-il clair ?

D U B R E U I L.

Fort clair.

L A D O U C E U R.

D'après cela, voulez-vous m'entreprendre ?

D U B R E U I L.

De tout mon cœur.

Air : Une abeille toujours chérie.

A mes avis soyez docile ;

Je ne vous négligerai pas ;

Je brûle de vous être utile ;

Nous devons tant à nos soldats !

LA DOUCEUR.

Ils ne songent qu'à leur affaire....

DUBREUIL.

Ah ! si chacun de nous , comme eux ,
N'eût fait que ce qu'il devoit faire ,
On s'en seroit trouvé bien mieux.

LA DOUCEUR.

C'est possible , ce que vous dites là. Ainsi
donc j'irai vous trouver demain matin ,
parce que je suis pressé : ce n'est pas que
cela me gêne beaucoup , à présent que je suis
accoutumé , Dieu merci , à boire de la main
gauche... Mais c'est qu'il y a de la besogne
là-bas ; le général Buonaparte va grand
train ; il faut que j'y retourne , et j'aurai
besoin de mes deux bras.

DUBREUIL.

Soyez tranquille.

LA DOUCEUR.

Vous entendez bien , moi , que je suis
de la trente-deuxième Division qui va tou-
jours de l'avant.

M.^{me} DERVAL (*vivement.*)

Vous êtes de la trente-deuxième Division ?

LA DOUCEUR (*se découvrant.*)

J'ai cet honneur-là... eh !... mais...

M.^{me} DERVAL.

Dites-moi , je vous prie..

LA DOUCEUR (*regardant le médaillon que porte madame Derval.*)

Il paroît que madame est attachée à un Dragon. Madame seroit-elle aussi de la trente-deuxième Division ?

M^{me}. DERVAL (*lui présentant le médaillon.*)

Connoissez-vous ce portrait ?

LA DOUCEUR.

Oui, madame, j'ai servi sous ce portrait-là. C'est monsieur Derval.

M^{me}. DERVAL.

C'est mon mari.

LA DOUCEUR.

Brave homme !

M^{me}. DERVAL.

Hélas ! vous m'en voyez dans une inquiétude affreuse. Depuis six mois, je n'en ai pas de nouvelles.

LA DOUCEUR.

Je le crois bien.

M^{me}. DERVAL (*avec effroi.*)

Ah ! mon Dieu !

CAROLINE (*cherchant à la rassurer.*)

Ma chère amie !

LA DOUCEUR.

Pauvre Capitaine !

M.^{me} D E R V A L.

Sauriez-vous ?...

CAROLINE à *La Douceur*.

Taisez-vous, de grace. . . .

M.^{me} D E R V A L.

Parlez ah ! parlez. . . .

L A D O U C E U R.

Est-ce que madame ne sait pas que le Capitaine est prisonnier ?

M.^{me} D E R V A L et C A R O L I N E.

Il est prisonnier !

L A D O U C E U R.

Nous avons été pris à la même affaire.

M.^{me} D E R V A L.

Mais, puisqu'on vous a rendu votre liberté.

L A D O U C E U R.

On ne me l'a pas rendue, je l'ai reprise. Nous étions, cinq des nôtres et moi, dans une citadelle en Franconie. C'étoit à.... au.... le nom ne me revient pas : mais c'est un nom allemand toujours. Ma foi, ça nous ennuyoit d'être là ; un beau jour, à minuit... nous avons fait sauter les barreaux de notre fenêtre ; ensuite, nous avons sauté nous-mêmes ; nous sommes tombés dans l'eau ; nous sommes sortis de l'eau et nous sommes rentrés en France.

L E P A R I ,

M. me D E R V A L .

Et pourquoi ne vous a-t-il pas suivi ?

L A D O U C E U R .

Un Capitaine , c'est bien différent.

M. me D E R V A L .

-Mais ce que vous avez fait , il auroit pu le faire.

L A D O U C E U R .

Air : *Du pas redoublé.*

Parbleu ! pour franchir un fossé ,

Tenter des escalades ,

Derval n'auroit point balancé

Plus que mes camarades.

Mais un obstacle , voyez-vous ,

Le retient , le désole ;

Nous n'étions que sous les verroux ,

Il est sur sa parole.

M. me D E R V A L .

Combien il doit souffrir !

C A R O L I N E .

Rassurez - vous , la paix vous le rendra bientôt.

S C È N E V I I .

L E S M Ê M E S , J O B I N , B O U R S I E R .

J O B I N . .

P A R B L E U ! mon cher Dubreuil , je suis

enchanté de vous rencontrer; vous allez
savoir votre sort, mon ami : voilà monsieur
Boursier qui nous apporte des nouvelles.

DUBREUIL.

A l'air satisfait de monsieur Boursier, je
ne doute pas qu'elles ne soient très-bonnes.

JOBIN.

Air : Fanfare de Saint-Cloud.

Point de paix ; c'est effroyable ;
Mais je n'en suis pas surpris.

BOURSIER.

Leur armistice est au diable ,
C'est le bruit de tout Paris.

JOBIN.

Déjà le Monarque Russe
Fait marcher tous ses soldats.

BOURSIER.

C'est peu du Russe ,
La Prusse
Nous retombe sur les bras.

CAROLINE.

O ciel !

M.^{me} DERVAL.

Voilà toutes nos espérances renversées !

DUBREUIL.

La guerre encore ! toujours la guerre !

En ce cas-là, Docteur, adieu; ce n'est pas là le moment de m'amuser à me guérir... et je rejoins. (*Il serre sa pipe qu'il avait allumée pendant le commencement de cette scène, et fait quelques pas pour s'en aller.*)

D U B R E U I L.

Ce changement est bien extraordinaire; hier encore tout sembloit promettre la paix.

B O U R S I E R.

La paix! oui, la paix! quand les magasins sont remplis, les approvisionnements faits, les marchés conclus....

J O B I N.

Et que beaucoup de gens honnêtes ont des intérêts dans tout cela.....

B O U R S I E R.

Bah! j'étois bien sûr qu'on ne feroit pas la paix sans consulter les fournisseurs.

J O B I N.

C'est qu'il vous en parle savamment; cinq cent milliers de pierres à fusil qu'il doit livrer.

L A D O U C E U R (*revenant sur ses pas et montrant Boursier.*)

Monsieur est fournisseur?... En ce cas-là, ce que dit monsieur demande confirmation; (*Il reprend sa pipe*) et je vais continuer mon petit régime. (*Frappant sur le ventre de Boursier.*) Vous n'y êtes pas au régime,

vous, papa. (*A part.*) Ce fournisseur-là me paroît joliment fourni.

(*La Douceur sort.*)

M.^{me} D E R V A L.

Ma chère Caroline, suis-je assez malheureuse?

C A R O L I N E.

Combien votre situation m'afflige ! Je ne veux pas vous quitter. (*Caroline veut suivre madame Derval.*)

J O B I N.

Restez, Caroline. Pardon, madame.

(*Madame Derval sort.*)

S C È N E V I I I.

LES MÊMES, *excepté le Docteur et madame Derval.*

J O B I N (*au Docteur.*)

Ah ! ça, mon ami, j'en suis fâché... Si vous eussiez gagné, mon argent étoit tout prêt (*à Boursier*) : n'est-ce pas, mon ami?

B O U R S I E R.

Sans doute.

D U B R E U I L.

Eh bien ! monsieur, vous ne me devez plus rien.

Ce n'est pas ma faute ; vous avez voulu gager.

DUBREUIL.

Je desirois trop la paix pour ne pas y croire.

Air : Eh bien ! monsieur Robert demande.

La paix , nécessaire à la France ,
Alloit terminer tous nos maux :
J'embrassois la douce espérance
De voir cesser tant de fléaux.

JOBIN.

Enfin... je dis... vous avez perdu.

DUBREUIL.

Fin du couplet.

Laissons la perte que j'ai faite ;
Ah ! si mes desirs sont trahis ,
L'argent n'a rien que je regrette ,
Et je ne vois que mon pays.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

BOURSIER, JOBIN, CAROLINE.

BOURSIER à Jobin.

Ainsi , vous voilà quitte avec le Docteur.

JOBIN.

Oui , ma foi.

CAROLINE.

Quitte !... pas tout-à-fait encore.

BOURSIER.

Comment ?

CAROLINE.

Mon père ne peut oublier qu'il doit à monsieur Dubrenil de la reconnaissance et de l'amitié.

JOBIN.

Oui, oui, je lui en dois.

BOURSIER.

L'essentiel, c'est qu'on ne doive pas d'argent.

JOBIN.

Mais je ne suis pas quitte avec vous, mon ami.

BOURSIER.

Vous avez de quoi payer... et si mademoiselle....

CAROLINE (*dédaigneusement.*)

Plaît-il, monsieur ?

BOURSIER.

Air : Vaudeville des Chasseurs.

Fidèle amant de la richesse,

Et tout entier à mon état,

J'ai passé ma belle jeunesse

Dans un paisible célibat :

Mais vous changez ma destinée :

Plein d'une tendre émotion,

Je veux prendre une inscription

Au grand livre de l'hyménée.

Tu l'entends?

C A R O L I N E .

Non, mon père, pas du tout.

J O B I N .

Il n'est ni beau, ni jeune ... il le sait bien...

B O U R S I E R .

Bah ! bah ! beauté, jeunesse... mademoiselle est trop raisonnable pour faire attention à ces misères-là... mais je la prie de considérer que je suis dans le chemin de la fortune, et que pour peu que la guerre dure encore... seulement trois ou quatre ans...

J O B I N (à Caroline, montrant Boursier.)

C'est qu'il n'y a plus que ces gens-là, vois-tu.

Air : V'là c' que c'est que d'aller au bois.

Quel est, demande un curieux,

Ce palais qui frappe mes yeux ?

Que l'ensemble en est précieux !

Noble architecture,

Colonnes, sculpture !

Monsieur, répond un connoisseur,

C'est le palais d'un fournisseur.

B O U R S I E R .

Parbleu ! tout le monde sait cela.

J O B I N .

Même air.

Quel est, dit le pauvre piéton,

Cette Vénus en phaëton ?

Quel fracas ! quel luxe ! quel ton !

Que d'or ! de paillettes !

De perles ! d'aigrettes !

Monsieur , répond un connoisseur ,

C'est la Vénus d'un fournisseur.

BOURSIER (*répétant avec Jobin.*)

C'est la Vénus d'un fournisseur.

JOBIN.

Voilà les avantages dont tu vas jouir ,
mon enfant.

CAROLINE.

Moi ! mon père !

BOURSIER.

Et je me flatte qu'ils sont faits pour vous
décider.

CAROLINE.

Air : Si Pauline est dans l'indigence.

Dans tout cela rien ne me tente ;

Rien de cela n'est le bonheur :

Votre fortune est très-brillante ,

Et vous assure un sort flatteur.

Il n'est pas mal acquis , sans doute ,

Ce bien , venu comme un éclair :

Je ne sais pas ce qu'il vous coûte ;

Moi , je l'acheterois trop cher. (*Bis.*)

JOBIN.

Trop cher !

CAROLINE.

Je ne sais pas ce qu'il vous coûte ;

Moi , je l'acheterois trop cher. (*Bis.*)

BOURSIER.

Comment, trop cher!... Mademoiselle voudroit-elle m'expliquer le sens de ces paroles?

CAROLINE.

Je vous répéterai, monsieur, ce que j'ai déjà dit à mon père; c'est que, ne me sentant aucune inclination pour vous, il m'est impossible de vous épouser.

BOURSIER.

Impossible de m'épouser!

JOBIN.

Laissez-la dire; il faudra bien que vous lui plaisiez.

CAROLINE.

Non, monsieur, n'y comptez pas... non, jamais.

JOBIN.

En voici bien d'un autre!

Air: Encore une victoire.

Je veux, j'entends

Et je prétends

Que l'hymen vous unisse:

C'est un point chez moi résolu:

Résister seroit superflu:

Ce nœud, je l'ai voulu

Conclu,

Et mon pouvoir est absolu;

Il faut qu'on m'obéisse.

Qu'on m'obéisse.

C A R O L I N E.

Je sais tout ce qui vous est dû ;
 Mais dans mon cœur vous avez lu :
 Cet hymen entre vous conclu ,
 Sans moi , vous l'avez résolu ;
 Faut-il que j'obéisse ?
 Que j'obéisse ?

J O B I N.

ENSEMBLE. } C'est un point chez moi résolu ,
 Résister seroit superflu :
 Ce nœud , je l'ai voulu , conclu ;
 Et mon pouvoir est absolu ,
 Il faut qu'on m'obéisse ,
 Qu'on m'obéisse.

B O U R S I E R.

C'est mon amour qui l'a voulu ,
 Par lui cet hymen est conclu :
 Le droit d'un père est absolu ;
 A ce qu'un père a résolu ,
 Il faut qu'on obéisse ,
 Qu'on obéisse.

S C È N E X.

LES MÊMES, DUBREUIL.

DUBREUIL (*chantant ce passage de Richard.*)

LA paix ! la paix ! mes bons amis.

J O B I N.

Eh ! parbleu , monsieur , laissez-nous nous
 disputer , si cela nous plaît.

L É P A R I,
D U B R E U I L.

La paix ! la paix ! mes bons amis :
C'est-là le bruit de tout Paris.

J O B I N (*avec étonnement.*)

La paix !... Comment la paix !

C A R O L I N E (*avec joie.*)

La paix !

B O U R S I E R (*avec dédain.*)

Eh ! non, il n'en est rien : vous savez ce
que je vous ai dit.

D U B R E U I L.

J'ignore où monsieur Boursier prend ces
nouvelles.

B O U R S I E R (*fièrement.*)

Je les prends à la bourse, monsieur.

D U B R E U I L.

Eh bien ! monsieur, un de mes amis, qui
ne prend rien à la bourse, vient de nous
annoncer que la paix étoit signée.

B O U R S I E R (*effrayé.*)

Signée !

D U B R E U I L (*avec assurance.*)

Signée !

J O B I N.

C'est un conte, et... je parie double.

B O U R S I E R (*à Jobin.*)

Ne pariez pas... (*A part.*) Signée !

S C È N E X I.

LES MÊMES, LA DOUCEUR, NICOLAS.

NICOLAS (*traversant le fond du théâtre.*)

VIENS, viens ; je verrons mieux ça de là-haut... Eh ben ! vous v'là ben tranquilles, vous autres, et tout l' monde est en l'air de l'autre côté de l'eau !

LA DOUCEUR (*suyvant Nicolas.*)

Je ne sais pas ce que c'est... mais tous ces gens-là paroissent bien gais.

BOURSIER (*tristement.*)

Bien gais !

JOBIN *à Boursier.*

Dites donc ? est-ce que cela ne vous inquiète pas un peu pour vos pierres à fusil ?

BOURSIER.

Ma foi...

DUBREUIL (*bas à Caroline.*)

Quel plaisir je viens d'avoir à vous entendre refuser le mariage que vous proposoit votre père !

CAROLINE.

Vous êtes bien sûr que ce refus-là ne m'a rien coûté.

C

SCÈNE XII.

LES MÊMES, M.^{me} DERVAL.M.^{me} DERVAL (*une lettre à la main.*)Air : *Vaudeville du Mari supposé.*

Ah ! partagez mes transports, mon ivresse :
 De mon époux on m'apprend le retour ;
 Et ce moment, si cher à ma tendresse,
 Est pour nous tous l'aurore d'un beau jour.

(Elle lit la lettre.)

« Je puis vous donner l'espérance
 » Du plus brillant de nos succès.

BOURSIER, JOBIN (*lisant aussi sur la lettre
de madame Derval.*)

» Je puis vous donner l'espérance
 » Du plus brillant de nos succès.

M.^{me} DERVAL *lisant.*

» C'est qu'avec gloire enfin la France
 » A l'ennemi dicte la paix.

BOURSIER, JOBIN (*lisant tristement.*)

» C'est qu'avec gloire enfin la France
 » A l'ennemi dicte la paix. »

CAROLINE et DUBREUIL (*avec madame Derval.*)

Ah ! partageons ses transports, son ivresse :
 De son époux elle apprend le retour ;
 Et ce moment si cher à sa tendresse
 Est pour nous tous l'aurore d'un beau

D U B R E U I L.

Eh bien ! messieurs, allons donc... chantez avec nous.

T O U S. (*Jobin et Boursier, tristement.*)

Ah ! partageons ses transports, etc.

J O B I N *à Boursier.*

Croyez-vous que cela soit vrai ?

B O U R S I E R.

Non, mais offrez-lui toujours moitié de bénéfice.

N I C O L A S (*du haut de la terrasse.*)

Monte donc, La Douceur, monte donc par ici... Tiens, au Champ-de-Mars, un monde, un monde... et les canons de l'École militaire!

L A D O U C E U R.

Des canons, ah ! morbleu, voyons ça.

N I C O L A S.

Air : Du port Mahon.

V'là, chaqu' pièce qui s'apprête....

Vois-tu ? vois-tu ? l' canonier s'arrête !

Tiens, v'là qu' la mèche est prête !

La v'là sur le canon....

(*Un coup de canon.*)

Patapon !

(*Canon.*)

Patapon !

(*Canon.*)

Patapon !

(*Canon.*)

B O U R S I E R (*bas à Jobin.*)

Mon ami, ce canon-là nous tue.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, UN CRIEUR DU JOURNAL DU SOIR,
suivi de plusieurs Citoyens et Citoyennes.

LE CRIEUR.

V'LA le journal du soir, v'là le journal.

Air : De la galopade.

Messieurs, v'là l' journal du soir,
Le journal de la rue d' Chartres,
Le journal d' Etienn' Feuillant,
D' l'imprim'ri' des frèr's Chaigneau.

PLUSIEURS PERSONNES APPELANT LE CRIEUR.

Eh ! l'homme ; le journal, par ici, donnez
donc.

LE CRIEUR (*distribuant ses feuilles.*)

Il est bien intéressant ;
J' n'en aurai pas pour tout l' monde :
C'est aujourd'hui qu'il est bon :
Et je n' le vends pas plus cher.

Messieurs, v'là l' journal du soir,
Le journal de la rue d' Chartres,
D' l'imprim'ri' des frèr's Chaigneau ;

(*Donnant le dernier.*)

V'là qu'est fini, j' n'en ai plus.

M.^{me} DERVAL et CAROLINE *d Dubreuil.*

Lisez donc tout haut, lisez.

DUBREUIL *lit.*

« Le Directoire s'empresse de communi-
 » quer au Conseil des Cinq - Cents le traité
 » de paix définitif, signé à Udine, le 26
 » Vindémiaire, an 6, entre la République
 » Française et sa Majesté l'Empereur. »

(On entend le canon.)

T O U S.

La paix ! la paix !

CAROLINE (*prenant les mains de madame Derval.*)

Vous ne doutez pas de la part que je
 prends à votre bonheur.

M.^{me} DERVAL (*entre Caroline et Dubreuil.*)

J'espère que nous serons tous heureux.

JOBIN (*bas à Boursier.*)

Mais il me paroît que j'ai perdu les mille
 écus ?

B O U R S I E R.

J'en ai peur.

J O B I N.

Ah ! ça.... je ne les ai pas.... et je compte
 sur vous.

B O U R S I E R.

Eh ! mon ami, je suis ruiné ! me voilà
 resté vis-à-vis de mes pierres à fusil !

J O B I N.

Mais comment voulez - vous que je paie
 Dubreuil !

BOURSIER (*bas à Jobin, tirant de sa poche un échantillon.*)

S'il vouloit accepter des pierres à fusil....

JOBIN.

Eh! morbleu, vous moquez-vous de moi?..

BOURSIER.

Ma foi, mon cher, arrangez-vous.... Victime de la paix, comme je le suis, je ne peux remplir un pareil engagement.

JOBIN.

Mais j'avois votre parole.

BOURSIER.

Vous l'avez toujours.

JOBIN.

Mais enfin....

BOURSIER (*avec douleur.*)

Air : Adieu, paniers.

Combien d'entreprises secrètes

Vont tourner contre leurs auteurs !

Hélas ! pauvres spéculateurs,

Adieu, paniers, vendanges sont faites.

(*il sort.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *excepté Boursier.*

DUBREUIL à Jobin.

MONSIEUR, je vois votre inquiétude ;
mais, je vous en prie, soyez bien tranquille.

Air : Du Ballet des Pierrots.

Tel autre auroit sur cette somme
Fait un méprisable calcul :
Mais aux yeux de tout galant homme ,
Ce pari-là doit être nul.
Ah ! ce seroit vous faire injure
Que vous laisser , en pareil cas ,
Perdre et payer une gageure
Que votre cœur ne faisoit pas.

J O B I N.

Oh ! ça , oui , mon cœur..... Pardieu !
monsieur , je suis touché de votre généro-
sité.... Ainsi restent les mille écus que vous
m'avez prêtés , et que bientôt... j'espère...

D U B R E U I L.

Monsieur , je ne suis pas pressé. Prenez
tout le temps dont vous avez besoin....

J O B I N.

Ah ! monsieur , comment reconnoître de
pareils procédés !

M. me D E R V A L.

Moi , je vais vous le dire.

Air : Du Vaudeville des Veuves.

Le Docteur gaignoit un pari
Que sa délicatesse annulle ;
Caroline perd un mari ,
Vieux , déplaisant et ridicule.

LE PARI,

(Montrant Caroline et Dubreuil.)

Eh bien ! ils s'aiment tous les deux ;
 Couronnez une ardeur si pure :
 En rendant deux époux heureux ,
 Vous aurez gagné la gageure. *(Bis.)*

J O B I N *d. Dubreuil.*

Vous aimeriez ma fille.

D U B R E U I L.

Je l'adore.

J O B I N *d. Caroline.*

Et toi ?

C A R O L I N E.

Mon père....

M.^{me} D E R V A L.

Tout leur desir est d'être unis.

J O B I N.

J'y consens de tout mon cœur.... Trop
 heureux de m'acquitter en assurant le bon-
 heur de ma fille.

N I C O L A S *(faisant signe à tout le monde
 de venir.)*

Air : Vaudeville des Amours d'été.

Allons , mes amis , allons ,
 Faut rassembler toutes nos belles ;
 » Faut racler tous nos violons ;
 » Faut chanter tout's nos chansons ,
 » Fair' sauter tous nos bouchons ,
 » Allumer tout's nos chandelles ,
 » Et tirer tous les canons } *Bis*
 » D' la ville et des environs. » } *en chœur.*

DIVERTISSEMENT. 41

UNE JEUNE FILLE.

Depuis long-tems

Nos amans

Étoient absens ;

Pour leur valeur ,

Quel honneur !

Ils sont vainqueurs.

La gloire a ses douceurs ;

Mais, s'ils reviennent fidèles ,

Peut-être un prix plus doux

Les attend près de nous.

} *Bis*
} en chœur.

UN LABOUREUR.

Faut que par d'amples moissons

La France r'devienne riche ;

Il nous r'vient des compagnons

Pour cultiver nos sillons.

Faut marier ces bons lurons ,

Et que rien ne reste en friche ,

Ni des terr's ni des tendrons

D' la ville et des environs.

} *Bis*
} en chœur.

UNE VIEILLE.

Mes trois enfans

Sont vivans

Et triomphans :

Ces chers enfans ,

J' les attends ;

Mais dans queuq' tems :

Il faut qu'ils aill' d'abord

Prendre terre

En Angleterre.

Et j'gag'rois ben encor
 Qu'ils r'viendront à bon port. } *Bis*
 } en chœur.

U N C I T O Y E N.

Pour célébrer, mes amis,
 La plus belle des époques,
 Il faut que tous les partis
 Aujourd'hui soient réunis.
 Oui, jetons un voile épais
 Sur nos fautes réciproques.
 Que la paix soit désormais
 Faite entre tous les Français.

} *Bis*
 } en chœur.

C H O E U R.

Air : D'un rondeau Italien.

O douce paix,
 Viens finir nos alarmes :
 Séchons nos larmes,
 Goûtons tes bienfaits.

Bis.

Loin des alarmes,
 Du bruit des armes,
 Goûtons tes bienfaits.

Les arts t'attendent,
 Te redemandent ;
 De toi dépendent
 Tous leurs succès.

} *Bis.*

O douce paix, etc.
 Par ta présence,
 Ta bienfaisance
 Rends à la France
 Ses attraits.

(La statue de la Paix paroît au milieu du théâtre.)

NICOLAS (*avec ivresse*)

Oh ! jarny ! queu plaisir ! queu joie !
queu satisfaction !

VAUDEVILLE *en ronde.*

Air : *En revenant de Bâle en Suisse.*

DUBREUIL.

Enfin, mes amis, voilà celle
Que nous désirions tant revoir !

CHOEUR.

Enfin, mes amis... etc.

DUBREUIL.

Réunissons nous autour d'elle,
La paix est notre unique espoir.
La paix nous rassemble,
Chantons à jamais,
Chantons tous ensemble
Vive la paix.

CHOEUR (*dansant autour de la statue.*)

La paix nous rassemble... etc.

JOBIN.

Peut-être qu'une autre campagne
Auroit grossi mes revenus.

CHOEUR.

Peut-être... etc.

JOBIN.

Mais votre gaité qui me gagne,
Vaut encor mieux que des écus.

(*Il se joint à la ronde.*)

L E P A R I,

C H O E U R.

La paix... etc.

N I C O L A S.

Faut convenir que c't' Angleterre
 Nous a fait ben du mal cheu nous !

C H O E U R.

Faut convenir... etc.

N I C O L A S.

Mais qu'elle en crève de colère,
 V'là que d' concert nous chantons tous :

La paix nous rassemble,

Oui, malgré l'Anglais,

Chantons tous ensemble

Vive la paix !

C H O E U R.

La paix, etc.

L A D O U C E U R.

La paix couronne enfin la gloire
 Dont le soldat sut se couvrir.

C H O E U R.

La paix couronne, etc.

L A D O U C E U R.

Quand on la doit à la victoire,

Comme on répète avec plaisir !

C H O E U R.

La paix nous, etc.

LE CRIEUR.

J'ai crié plus d'une ment'rie,
Mais aujourd'hui croyez-moi, car

CHOEUR.

Il a crié plus d'une ment'rie;
Mais aujourd'hui croyons-le, car...

LE CRIEUR.

Ma nouvelle vient d'Italie,
Et c' qui vient d' là nous vient d' *Bonn'part.*

CHOEUR.

La paix nous, etc.

DUBREUIL.

De nos sources l'eau salulaire
Aux malades rend la santé.

CHOEUR.

De nos sources, etc.

DUBREUIL *montrant la statue.*

Mais voilà la source première
Du bonheur et de la gaité.

CHOEUR.

La paix nous, etc.

M.^{me} DERVAL *au Public.*

Dans un jour si gai, si prospère,
Quand tous les cœurs sont satisfaits,
Ah! n'allez pas faire la guerre
A notre pièce sur la paix. •

La paix nous rassemble,
Chantons à jamais,
Chantons tous ensemble
Vive la paix.

C H Œ U R.

La paix, etc.



A P A R I S,

DE L'IMPRIMERIE DE MIGNERET,
rue Jacob, N.º 1186.

230